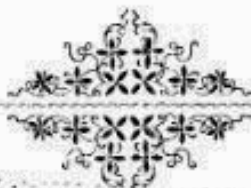


LAURE CONAN



ELISABETH - - SETON



BELLION
SAINT-SULPICE

LA CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE

Montréal

1903

Élisabeth Seton

Laure Conan



**La Compagnie de Publication de la Revue Canadienne,
Montréal, 1903**

Exporté de Wikisource le 03/11/2016

LAURE CONAN

ÉLISABETH

SETON

LA CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE

Montréal

1903



ÉLISABETH SETON

Née le 28 août 1774, morte le 4 janvier 1821

d'après un portrait fait à New York, en 1796

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

Introduction

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

Chapitre XVI

Chapitre XVII

Chapitre XVIII

Chapitre XIX

Chapitre XX

Chapitre XXI

Chapitre XXII

Chapitre XXIII

Chapitre XXIV

Chapitre XXV

Chapitre XXVI

Chapitre XXVII

Chapitre XXVIII

ÉLISABETH SETON

I l y a déjà quatre-vingts ans que Madame Seton s'est éteinte à Emmetsburg, mais, loin de plonger dans l'ombre, sa mémoire grandit. D'après quelques journaux, les évêques des États-Unis songeraient à demander la canonisation de cette illustre convertie. On a même annoncé que le président de l'Université de Niagara était chargé de recueillir les preuves de l'héroïcité de ses vertus.

Quoi qu'il en soit, Élisabeth Seton est l'une des gloires de l'Amérique et son histoire offre un grand intérêt.

Cette femme comblée de tous les dons a éprouvé toutes les vicissitudes humaines ; elle a connu les ardentes tendresses, les joies qui transportent et aussi toutes les angoisses, tous les déchirements de la douleur. Encore protestante, elle s'est élevée à une admirable vertu : « Je ne regarde ni en arrière, ni en avant, je regarde en haut, » disait-elle dans l'écroulement de son bonheur, l'un des plus complets qu'une créature mortelle

ait jamais possédés. Et ces mots la révèlent et la peignent.

Attirée vers le catholicisme, avant d'arriver à la conviction qui oblige, elle passa à travers les ténèbres et les agonies du doute. Tous les liens du sang, de l'intérêt, de l'affection, du souvenir l'attachaient à la religion où elle était née. C'est par de sanglants sacrifices qu'elle parvint à l'entière vérité, à l'éclatante lumière.

Ruinée entièrement, veuve désolée, abandonnée des siens, elle fut l'ouvrière de Dieu dans la grande République. Le catholicisme y était alors en exécution. Mais la Révolution française avait envoyé aux États-Unis des prêtres admirables. Les Cheverus, les Matignon, les Du Bourg, les Bruté de Rémur, etc., firent un immense bien, et Madame Seton a la gloire d'avoir aidé ces proscrits apôtres de sa patrie.

Plusieurs ont écrit sa vie. Il me semble qu'on peut difficilement la lire sans attendrissement, sans profit, sans ressentir, au moins en passant, ce qu'un ancien appelait le *mouvement des ailes de l'âme*.

M^{me} Seton est-elle aussi connue chez nous qu'elle le devrait être ? Je ne le crois pas : et, m'aidant de ses historiens^[1], je vais donner aux lecteurs de la REVUE CANADIENNE une biographie de cette femme, l'une des plus accomplies, des plus aimantes et des plus aimées qui aient jamais foulé la terre. Elle a beaucoup écrit ; et, autant que possible, je la laisserai parler elle-même.

1. ↑ Dr Charles White : *Life of M^{rs} Elizabeth-A. Seton*. — M^{me} de Barberey : Élisabeth Seton, ou les commencements du catholicisme aux États-Unis.

I

M^{me} Seton (Élisabeth-Anna Bayley) naquit à New-York, en 1774, de Richard Bayley, cadet d'une noble famille d'Angleterre, et de Catherine Charlton, fille d'un ministre anglican.

Son père devait arriver au plus haut rang dans la profession médicale, mais sa mère mourut fort jeune.

Élisabeth n'avait pas encore trois ans quand elle la perdit et toutes ses affections se reportèrent sur son père.^[1]

Richard Bayley avait une rare élévation de caractère. Chirurgien très distingué, savant illustre, il n'en restait pas moins de la race des aimants, des dévoués, et le malheur de sa fille rendit sa sollicitude plus inquiète et plus tendre.

L'enfant avait toutes les grâces, les dons les plus rares, les plus charmants, et sa pensée s'envolait comme naturellement vers l'autre vie.

Elle avait quatre ans quand elle perdit sa petite sœur Catherine, qui n'en avait que deux.

Après l'avoir vu mettre dans son cercueil^[2], Élisabeth alla s'asseoir sur l'un des degrés du seuil de la maison et y resta longtemps, silencieuse, les yeux fixés au ciel

« Eh quoi ! lui dit quelqu'un, la petite Kitty — que vous aimiez tant — est morte et vous ne pleurez point !

— Non, répondit-elle, parce que Kitty est au ciel. Je voudrais bien pouvoir aussi aller au ciel avec maman. »

Elle aimait passionnément le jeu. Mais un jour, malgré ses supplications, ses petites compagnes s'obstinèrent à détruire un nid d'oiseau. Élisabeth pleura amèrement et son chagrin fut long à se guérir. Depuis, elle aima toujours mieux jouer et se promener seule. À la fin de sa vie, notant *ses chers souvenirs*, Madame Seton écrivait, se reportant à ses jeunes années :

« Mon admiration pour les nuages ; mon bonheur à les contempler toujours avec une pensée pour ma mère et pour Kitty, toutes deux au ciel. — Mon bonheur à rester seule assise au bord de la mer, à errer pendant des heures sur la plage, chantant, ramassant des coquillages. La moindre petite feuille, la moindre fleur, un insecte, un animal, l'ombre des nuages, le frémissement du feuillage, tout sujet de pensées vagues, indéfinies, vers Dieu et vers l'autre vie. »

Dès sa petite enfance, on put reconnaître qu'elle avait reçu le don redoutable de la sensibilité extrême. Sa tendresse pour son père touchait à l'adoration. Jamais il ne lui arriva de lui désobéir. Le désir de lui plaire lui donnait le courage de l'effort, de l'application soutenue. Heureux ceux qui commencent la vie avec le sentiment d'une vénération profonde.

1. † Le docteur Bayley se remaria ; il eut d'autres enfants, mais sa tendresse pour Élisabeth n'en fut pas diminuée.

2. † « Chers souvenirs. »

II

Le docteur Bayley fit presque seul l'éducation de sa fille. Alors, aux États-Unis, les établissements d'éducation étaient loin d'offrir les mêmes avantages qu'aujourd'hui, et d'ailleurs, la guerre civile les avait presque tous fermés.

Cette glorieuse guerre de l'Indépendance dura sept ans ; et, pendant ces années d'alarmes et de périls, Richard Bayley, chirurgien de l'armée, trouva moyen de s'occuper assidûment de sa fille.

Élisabeth avait un esprit d'élite ; elle acquit vite une instruction remarquable. Son goût pour la lecture devint de bonne heure une passion. À quatorze ans, les beautés de la Bible et des grands poètes anglais la ravissaient. Mais le docteur Bayley savait que la supériorité d'une femme ne lui assure pas le bonheur. Au lieu d'exciter l'ardente intelligence de sa fille, il s'appliqua surtout à bien former son caractère, à fortifier sa volonté. Et si Élisabeth a été l'une des bienfaitrices de la grande et douloureuse famille humaine ; si elle a gravi d'un pas si ferme le sentier âpre, escarpé, le sentier des cimes, on peut affirmer que son éducation première y a beaucoup contribué.

L'église anglicane a plus gardé du catholicisme que toutes les autres sectes. Élisabeth en suivait les offices avec bonheur ;

et ou l'eût bien étonnée en lui apprenant que ce qu'elle goûtait surtout dans son culte venait de l'Église catholique.

Fort attachée à ses croyances, elle aspirait à vivre comme il convient à une âme immortelle.

Le sentiment filial envers Dieu était singulièrement vif en son cœur ; et, à ce sentiment délicieux, tout servait d'aliment.

« Un jour de l'année 1789, écrivait-elle en 1803, dans son journal, pendant que mon père était en Angleterre, par une belle matinée de mai, le cœur léger et joyeux, je sautai dans un chariot qui allait au bois chercher des branchages. Joe, qui avait conduit, se mit à couper son bois ; et moi, je m'avançai sous les arbres. Je trouvai bientôt un sentier qui menait à une prairie. Là, il y avait un châtaignier entouré de jeunes plants sous lequel je pensai trouver une jolie place pour m'asseoir. C'était en effet un lit charmant : une mousse épaisse et verte, de l'ombre sous un arbre et un chaud soleil. Sur ma tête, la voûte du ciel d'un bleu d'azur ; autour de moi, toutes les rumeurs du printemps, tout allégresse et mélodie ; et ces douces fleurs, les clochettes des bois, et tous ces bouquets sauvages que j'avais cueillis en chemin. J'étais là, mon cœur d'enfant aussi innocent que jamais cœur d'enfant ait pu l'être, me remplissant d'amour pour Dieu et pour ses œuvres. Même à présent, je crois éprouver les impressions que mon âme d'enfant ressentit alors. Il me vint à la pensée que mon père, qui était si loin à ce moment, ne pouvait prendre soin de moi, mais que Dieu était mon Père, mon Tout. Je priai, je chantai des hymnes, je m'écriai à travers le bois ; je riais et me parlais à moi seule, admirant la bonté de Celui qui m'élevait ainsi au-dessus de moi-même et de tout chagrin. Puis je m'assis de

nouveau pour goûter cette paix céleste. »

La piété de M^{lle} Bayley avait ce caractère tendre, joyeux, abandonné, mais la jeune fille n'y laissait rien au caprice. Elle avait compris que la « religion n'est rien si elle n'est pas tout, si elle n'inspire, ne dirige et ne soutient la vie entière »^[1]. Tous les jours, elle consacrait un temps considérable à la lecture de l'Écriture sainte ; chaque soir, et d'ordinaire par écrit, elle faisait son examen de conscience. Mais son cœur passionnément tendre ne s'accommodait guère de la sécheresse protestante.

L'image de Notre-Seigneur lui inspirait une vénération inexprimable. Contrairement, aux usages de ses coreligionnaires, elle aimait à prier, chez elle, devant un crucifix et portait à son cou une petite croix qu'elle ne quittait jamais.

Ce qu'elle lisait dans l'histoire des anciens ordres religieux la ravissait et — preuve que l'imagination ne sert pas qu'au romanesque, comme on le croit trop généralement — elle se plaisait aux descriptions des vieux cloîtres.

L'effervescence de la jeunesse et les premiers rapports avec le monde refroidirent-ils cette ferveur religieuse ? On en jugera par ce qu'Élisabeth a écrit sur cette partie de sa vie ; et, dans les chimères de la dix-huitième année, on trouvera peut-être comme un pressentiment de sa mission.

« Seize ans. — Contrariétés dans la famille — Folie, chagrin, roman, misérables amitiés. Mais tout devait tourner à bien, et à me faire comprendre, en y réfléchissant, combien il est absurde d'aimer ainsi quelque chose en ce monde. »

« Dix-huit ans. — Beaux rêves d'une maison à la campagne, pour y réunir tous les enfants d'alentour et leur enseigner leurs prières et les tenir bien propres et leur apprendre à être bons. Désirs passionnés qu'il pût y avoir en Amérique des endroits comme dans les romans que je lisais, où l'on pourrait vivre retiré du monde, et prier, et être toujours bon. Pensé très souvent à courir au loin, même au delà des mers, sous un déguisement, travaillant pour vivre, afin de découvrir de tels endroits, s'il en existait. Mes étonnements de voir les gens attacher tant d'importance à la toilette, au monde. Mille réflexions après m'être trouvée dehors, à la promenade, ou ailleurs, me demandant pourquoi je ne pouvais y dire mes prières, et y avoir d'aussi bonnes pensées que si j'avais été à la maison. Désir de raisonner philosophie et de donner sa place à chaque chose ; incapable cependant de faire ni l'un ni l'autre. Préféré rester dans ma chambre à tous les amusements du dehors. Hélas ! hélas ! hélas ! des *larmes de sang* ! Mon Dieu ! horrible démenti à toutes ces bonnes promesses faites avec la plus téméraire présomption. « Dieu m'avait créée. Je me trouvais très malheureuse. Dieu était trop bon pour condamner une si pauvre créature faite de poussière et poussée par le chagrin ». Tel était mon misérable raisonnement. Laudanum. Actions de grâces, louanges à Dieu, inexprimable joie pour n'avoir pas commis cet acte horrible. Mille promesses d'une éternelle gratitude. »

Élisabeth n'a jamais fait d'autre allusion à cette lutte contre le désespoir ; et la cause de ses souffrances, à cet âge de la sensibilité extrême, est restée inconnue.

1. † M^{me} de Staël.

III

M^{lle} Bayley avait dix-neuf ans quand elle épousa M. William-Magee Seton.

Né comme elle à New-York, William Seton descendait d'une très ancienne et très noble famille écossaise. Son père était directeur de la banque de l'État de New-York, et l'un des plus riches armateurs des États-Unis.

Suivant la coutume anglaise, M. Seton avait voulu que son fils complétât son éducation par un grand voyage.

Le jeune Américain avait visité l'Écosse, l'Angleterre, la France, l'Espagne et l'Italie. Pour se rompre aux affaires du haut commerce, il avait même séjourné trois ans à Livourne chez les Filicchi, banquiers et armateurs correspondants de son père.

C'est à son retour dans sa patrie qu'il épousa M^{lle} Bayley.

William Seton avait alors vingt-cinq ans ; et aux qualités les plus attachantes, à des connaissances étendues, il joignait beaucoup d'agréments personnels.

Le bonheur, a dit Bossuet, se compose de tant de pièces, qu'il y en a toujours quelque une qui manque. Mais, privilège bien rare, rien ne manqua au bonheur de M. et M^{me} Seton. Leur sympathie était complète, leur tendresse mutuelle, extrême ;